

Elsa GAMBIN & Fanny VELLA

Préface d'Olivier Besancenot

La petite histoire DES LUTTES



LA RUE
ELLE EST
À QUI ?

NOS RÊVES NE RENTRENT
PAS DANS VOS URNES !

CONVERGENCE
DES LUTTES !

SOUS LES
PAVÉS
LA RAGE !

QUI SÈME LA
COLÈRE
RÉCOLTE LA
TEMPÊTE !

SOYEZ
RÉALISTES
DEMANDEZ
L'IMPOSSIBLE

L'INSOUMISSION
EST LA SOLUTION !

Comprendre l'histoire de nos luttes pour mieux protéger nos droits

Saviez-vous que les premières grèves remontent à l'Égypte antique ? Qu'au début du xx^e siècle, une femme qui voulait se syndiquer devait avoir l'autorisation de son mari ? Que les mobilisations contre le projet d'aéroport de Notre-Dame-des-Landes ont duré près de 50 ans ?

Cette bande dessinée passe au crible 12 sujets cruciaux de l'histoire des luttes en France, depuis les premiers mouvements jusqu'à nos combats contemporains, pour tout comprendre des conquits sociaux qui font et ont fait l'histoire française.

En bonus

- Pour chaque sujet, l'éclairage précieux d'un-e spécialiste ;
- Des annexes pédagogiques pour aller plus loin.



Avec la participation d'Arnaud Alessandrin, Ludivine Bantigny, Bchira Ben Nia, Olivier Besancenot, Sophie Binet, Camille Étienne, Fanny Gallot, Fabien Jobard, le collectif Black Lines, Julien Le Guet, Sebastian Roché et Félix Tréguer.

Préface d'Olivier Besancenot.
Relecture historique de Mathilde Larrère.



19,90 euros
Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-3847-7



editionsleduc.com
LEDUC 
GRAPHIC



Rayon :
Bande dessinée

« *La lutte est sans fin. Mais après tout, pourquoi pas ?*
C'est bien, la lutte. »
Annie Ernaux

À celles et ceux qui luttent pour un monde meilleur, par la parole,
les actes, les corps, dans la joie, l'angoisse et/ou la colère.

Aux militants et militantes.

À nos victoires passées, et à celles à venir.

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !

Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com**
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.



Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon !

Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Scénarios, entretiens et annexes : Elsa Gambin

Dessins et couleurs : Fanny Vella

Correction : Marie-Paule Noel

Relecture : Marie Piquet

Mise en page : Jennifer Simboiselle

Graphisme de couverture : Johanna Fritz

Relecture juridique : M^e Tesnière

Relecture historique : Mathilde Larrère

© 2026 Leduc Graphic, une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-3847-7

Elsa GAMBIN & Fanny VELLA

Préface d'Olivier Besancenot

La petite histoire DES LUTTES

LEDUC 
GRAPHIC

PRÉFACE

À l'occasion d'un hommage rendu au révolutionnaire argentin Ernesto Che Guevara, le sous-commandant Marcos, porte-parole de l'Armée zapatiste de libération nationale mexicaine, nous a laissé une phrase qui, au-delà du Che, dit surtout quelque chose de la portée des luttes sociales à travers l'histoire : « Citoyens du monde, le Che nous rappelle ce que nous savons depuis Spartacus et que parfois nous oublions : l'humanité trouve dans la lutte contre les injustices une marche qui l'élève, qui la rend meilleure et plus humaine. »

La lutte nous rend meilleur·es, en effet. Elle est éprouvante, jalonnée parfois de défaites cinglantes, voire de tragédies, mais elle participe réellement à nous transformer. Non pas dans un sens moralisateur, mais parce que le fait d'agir, d'une manière ou d'une autre, et de rompre le cours monotone du cercle de la domination, en osant dire « non », « stop » ou « nous voulons autre chose », permet déjà de nous envisager, collectivement et individuellement, sous un jour nouveau, ne serait-ce que dans notre propre regard.

Mais je parle de la lutte, là où je devrais plutôt évoquer l'existence des luttes. C'est précisément sur le sentier de ces luttes que nous emmène cette bande dessinée revigorante. Un manifeste graphique scénarisé par Elsa Gambin et illustré par Fanny Vella, à lire et à faire circuler à la veille de toute manifestation, piquet de grève ou action militante qui se respecte.

La lutte, même lorsqu'on serait tenté de la décliner au singulier pour en saisir l'unité, se conjugue intrinsèquement au pluriel. Elle naît de l'imprévisible, preuve vivante que l'Histoire n'est jamais écrite d'avance, dans notre pays comme ailleurs, et qu'elle ne se reproduit jamais à l'identique.

S'il fallait lui attribuer une caractéristique stable, ce serait celle-ci : la lutte est protéiforme, difficilement anticipable. Elle prend tout le monde de court, les classes dominantes comme le milieu militant. Elle est tout-terrain, contagieuse, se propage. C'est pour cela qu'elle est la hantise des puissantes : elle plane sur toute situation politique instable, même lorsque celle-ci semble, à tort, apaisée. Elle jaillit d'ailleurs souvent des entrailles de ces prétendues périodes d'accalmie.

Dès lors, parce qu'elle s'engage de mille façons différentes et emprunte rarement le même itinéraire, elle peut prendre la forme du mégaphone, du tract, de la banderole, de la manifestation, de l'occupation, de la grève, jusqu'à la grève générale, et parfois, de la révolution.

Les pages qui suivent n'ont rien du parfait manuel militant ou d'un guide préconçu pour l'action. C'est l'inverse : elles proposent simplement et joyeusement une immersion dans le cœur des mobilisations, à travers un parcours dans l'espace et à travers l'histoire. L'occasion de reprendre la mesure du large éventail des différentes modalités d'actions. Un périple où vous croiserez Sophie Binet pour aborder le syndicalisme, mais aussi des militant·es des Soulèvements de la Terre, le black bloc, des chercheurs et des chercheuses, ou encore une histoire de la banderole.

L'ensemble entremêle des questions sociales et enjeux de société – féminisme, écologie, luttes antiracistes, LGBTQIA+... La lutte de classes y apparaît dans son sens le plus inclusif, où les singularités se relient au global, et inversement. Elle est envisagée dans sa visée émancipatrice, et non réductrice. Autrement dit : la lutte des classes. Et dans « lutte des classes », il faut entendre aussi le pluriel de « classes » : en particulier une classe dominante qui, elle aussi, mène sa lutte — souvent sur un mode répressif —, un aspect également présent ici et inscrit dans une actualité parfois tragique.

Vous le constaterez, je l'espère, se balader et accepter de se perdre un peu dans le vaste champ de l'action a quelque chose de stimulant. C'est comme entrer dans un cortège déjà en mouvement, que d'autres ont emprunté avant nous et que certain·es continuent d'emprunter en ce moment même.

Entre les générations qui nous ont précédé·es et nous existe ce que le philosophe marxiste Walter Benjamin appelait « un rendez-vous mystérieux ». Les luttes passées, expliquait-il, appellent une « rédemption » à laquelle il nous revient de répondre. Nous leur devons en effet quelque chose : à celles et ceux qui se sont battu·es, souvent dans des circonstances autrement plus dures que les nôtres. Nous ne leur devons pas seulement des conquêtes sociales, les « conquis » sociaux, jamais définitivement « acquis », mais aussi l'exigence de nous montrer à la hauteur de leur engagement dans la bataille, dans les batailles.

Rejoindre le cortège de la lutte en battant le pavé avec cette bande dessinée, c'est se rappeler qu'à travers la lutte se joue une part irréductible de notre liberté : le refus de rester spectateur·ices d'événements qui décident de nous et pour nous. C'est entrer dans la mêlée, faire irruption sur le devant de la scène sociale et politique, là où se trame notre destin commun.

L'écrivain Paul Valéry disait de la politique, comprise ici comme la politique institutionnelle, qu'elle « est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde ». Ce qui suit invite à faire exactement l'inverse : à reprendre part.

OLIVIER BESANCENOT

LES MOTS DES INSURGÉ·ES



Phrase issue du livre de l'historien
Philippe Artières *La banderole,
Histoire d'un objet politique.*



L'apparition de la banderole comme message de contestation à l'attention des puissants dans les manifestations date du début du xx^e siècle.

Ses ancêtres sont l'étendard, la bannière, le gonfanon, le drapeau et même le tatouage.



En 1907, lors de la révolte des vigneron·nes du Languedoc, qui s'enfoncent dans la misère, on peut ainsi lire sur une banderole :

ABÈRE TANT DE
BONN BI ET PAS
POURRÈ MANGEA
DE PAN

Traduit de l'occitan par «Avoir tant de bon vin et ne pas pouvoir manger de pain».

Le message est fort, non ?



En 1914, le mouvement des suffragettes bat son plein.

Le 29 mars 1914, lors d'une manifestation des suffragettes rue Montmartre à Paris, une gigantesque banderole orne une façade, détaillant les revendications.

AUX FEMINISTES
Demandons le DROIT DE VOTE pour les FEMMES
qui ne COOPÈRENT aux LOIS auxquelles nous OBEÏSSONS
sans avoir obtenu l'égale reconnaissance juridique qui nous accorde la qualité de
FEMMES d'un refus la qualité de CITOYENNES
Ces élections législatives auront lieu au mois d'AVRIL prochain
CANDIDATS PARTISANS À L'ÉGALITÉ POLITIQUE de la FEMME

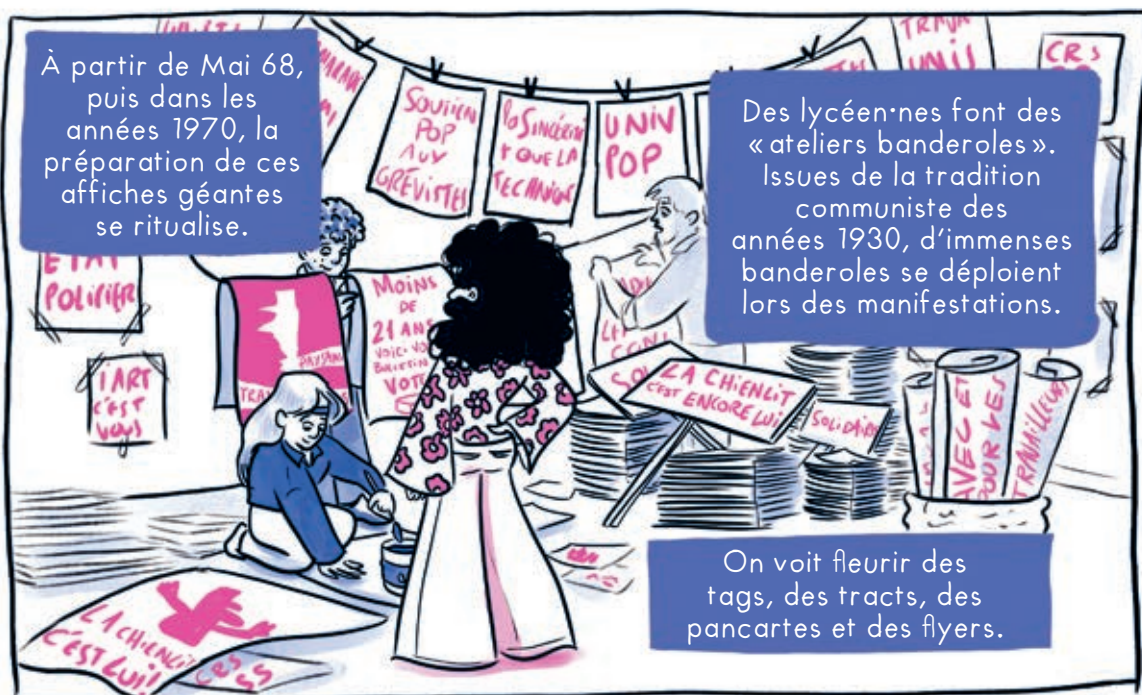
C'est une bonne situation, ça, femme, au **xxi^e** siècle ?

Que... hein ? Et si nous parlions plutôt de cette très chouette banderole ?

En 1936, la victoire du Front populaire entraîne un vaste et joyeux mouvement de grève et d'occupations d'usines.

Oui, on était très pressés de voir se mettre en place les réformes promises et d'en arracher d'autres !

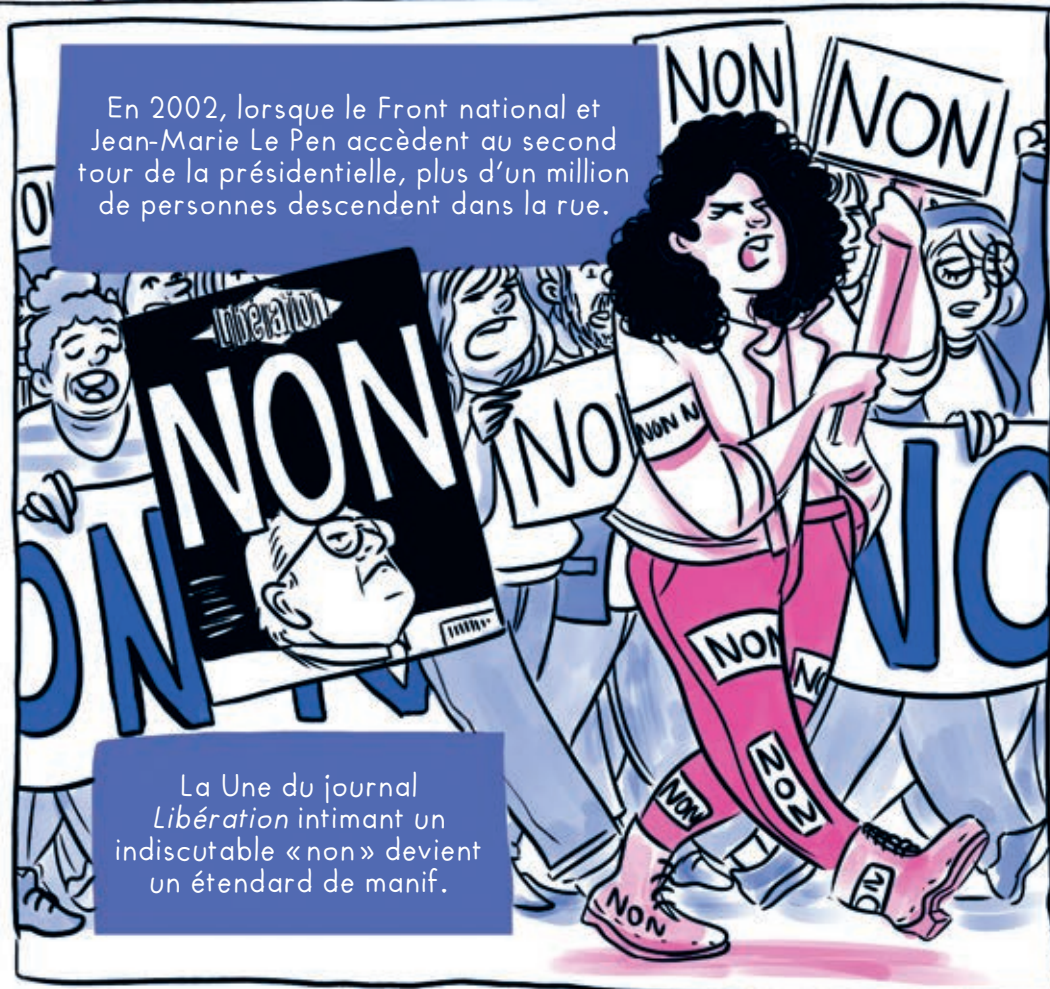
**TENIR
OU MOURIR**
**101 JOURS
de GRÈVE**



À partir de Mai 68, puis dans les années 1970, la préparation de ces affiches géantes se ritualise.

Des lycéen·nes font des «ateliers banderoles». Issues de la tradition communiste des années 1930, d'immenses banderoles se déploient lors des manifestations.

On voit fleurir des tags, des tracts, des pancartes et des flyers.



En 2002, lorsque le Front national et Jean-Marie Le Pen accèdent au second tour de la présidentielle, plus d'un million de personnes descendent dans la rue.

La Une du journal *Libération* intimant un indiscutable «non» devient un étendard de manif.

Depuis 2023, le *Jolly Roger*, le drapeau des héros du célèbre manga *One Piece*, est apparu dans de nombreuses manifestations.

La «génération Z*» l'a ainsi brandi en Indonésie, au Népal, au Maroc, au Pérou, à Madagascar, aux Philippines, en France...

* Personnes nées entre 1997 et 2012



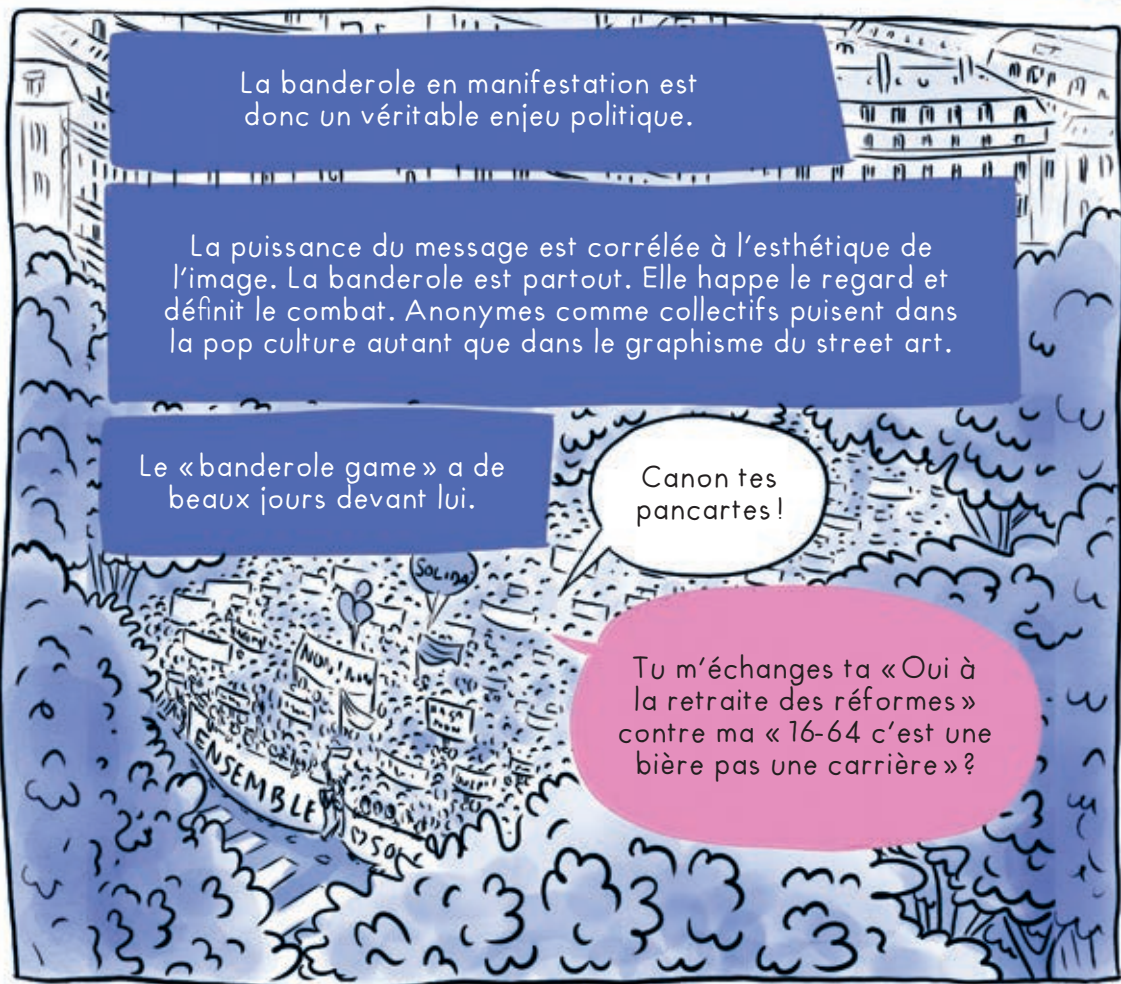
La banderole en manifestation est donc un véritable enjeu politique.

La puissance du message est corrélée à l'esthétique de l'image. La banderole est partout. Elle happe le regard et définit le combat. Anonymes comme collectifs puisent dans la pop culture autant que dans le graphisme du street art.

Le «banderole game» a de beaux jours devant lui.

Canon tes pancartes !

Tu m'échanges ta «Oui à la retraite des réformes» contre ma «16-64 c'est une bière pas une carrière» ?





COLLECTIF D'ARTISTES BLACK LINES

Itvan K., cofondateur & graffeur
Veneno, graffeuse & membre
active du collectif.

Vous êtes à la base un collectif d'artistes de street art, vos messages politiques étaient d'abord visibles sur de grandes fresques murales. Pourquoi et comment en êtes-vous venues à réaliser des banderoles de manifestations ?

Black Lines est en effet né sur les murs en 2018, c'était un moyen d'inviter des artistes à s'exprimer sur des sujets d'actualité. N'importe quel·le artiste, confirmé·e ou débutant·e, peut participer à une fresque, toutes techniques confondues (bombe de peinture, pochoir, pinceaux...). Nous choisissons un thème en rapport avec l'actualité et chaque artiste traduit sa sensibilité et son style (caricature, hyperréalisme, lettrage, graffiti, calligraphie...), mais le tout avec un unique code couleur : noir & blanc, avec une touche de rouge. Ce code couleur est la marque de fabrique de *Black Lines*. Son identité visuelle, aujourd'hui très reconnaissable. C'est le mouvement des Gilets jaunes, fin 2018, qui nous a amenées vers la banderole. On a commencé par en faire une, puis deux, puis une par semaine et rapidement elles se sont retrouvées en tête de cortège, à mener la manif, puis c'est devenu le point de rendez-vous. Il fallait qu'on ait une cadence assez soutenue pour pouvoir les faire, car les manifestations avaient lieu tous les samedis. De plus, encore aujourd'hui, la police nous les arrache des mains régulièrement dans une violence extrême. C'est vite devenu une sorte de défi pour les CRS et la BRAM de voler les banderoles *Black Lines*. Par la suite, il y a eu le mouvement contre la réforme des retraites, et ainsi de suite, et nos banderoles continuent aujourd'hui d'être présentes dans les manifestations parisiennes, mais pas seulement, on en voit aussi en Angleterre, en Allemagne, au Pérou...

Pourquoi ce succès pour vos banderoles à votre avis ?

On s'est simplement dit que l'on pouvait utiliser notre art pour illustrer et pour, en quelque sorte, actualiser un peu les banderoles de manif, afin qu'elles parlent au plus grand nombre. Les banderoles « classiques » des syndicats, ça ne parle pas trop aux jeunes, donc on a voulu moderniser la banderole de cortège de tête, avec des messages un peu plus offensifs, des visuels qui parlent à la jeunesse. On peut vraiment fédérer avec une banderole efficace. Le slogan joue beaucoup aussi, il est pensé comme une *punchline* de rap, un ou quelques mots très courts qui vont être très incisifs ou, parfois, plus poétiques. Nos camarades du collectif Contre Attaque en faisaient déjà à Nantes et l'artiste Kaber avait lui aussi quelques belles banderoles à son actif dans la capitale. Nous avons

naturellement fait notre place à Paris avec l'aide de plusieurs personnes qui ont été à nos côtés depuis le début, nous les en remercions.

En quoi une banderole peut-elle servir une lutte?

C'est un étendard, mais également un point de ralliement, un message d'espoir, et parfois une protection contre la police, puisque les manifestations sont devenues un endroit où les forces de l'ordre déversent leur violence sur la population. Les banderoles protègent les manifestant·es des coups de matraque, du gaz lacrymogène, des assauts de la police, et permettent d'éviter les charges et tirs de LBD. Nous y accrochons aussi souvent que possible des poignées à l'arrière, afin qu'elles soient plus difficiles à arracher. Mais c'est avant tout un étendard qui permet de tout de suite identifier la lutte et son message de revendication principal. C'est un pouvoir énorme en tant qu'artistes de pouvoir illustrer les luttes. Il fallait qu'on se serve de notre art pour aider les causes qui nous touchent.

*«C'est un pouvoir énorme en tant qu'artistes
de pouvoir illustrer les luttes.»*

L'esthétisation de la lutte par le biais de banderoles et de pancartes percutantes est donc un plus?

Oui, clairement. Sans doute nos banderoles ont-elles un peu «dépoussiéré» l'esthétique des luttes et ramené de la jeunesse, même des lycéen·nes se retrouvent derrière nos banderoles, peut-être sont-ils et elles moins présents derrière celles des syndicats. Si on observe les manifs aujourd'hui, il y a davantage de banderoles comme les nôtres, il y a donc eu une impulsion et c'est ce que l'on souhaitait. Le fait de créer des banderoles plus esthétiques permet aussi qu'un grand nombre de photographes les immortalisent et ainsi qu'elles soient beaucoup plus vues, parce qu'évidemment une jolie banderole, tu as plus envie de la partager. L'image aura donc une portée beaucoup plus grande, et cette esthétique sert aussi à ça.

Itvan a dit dans une interview, «l'art parle à tout le monde, plus que les mots d'ordre militants». Une banderole peut donc fédérer, motiver des personnes, des groupes, à rejoindre une lutte?

On a cherché un moment à comprendre la portée, l'impact de nos banderoles. On a essayé un jour de se positionner en milieu de manifestations. Donc on n'était plus en cortège de tête, on a fait exprès de mettre la banderole *Black Lines* au milieu. Et on s'est rendu compte qu'il y avait des dizaines et des dizaines de personnes qui attendaient sur le bas-côté qu'elle passe pour rejoindre les rangs de la manifestation. C'était assez impressionnant à voir. Pour elleux, c'était le moment où la manif commençait, ils et elles attendaient vraiment de trouver leur point de repère. Mais avec le temps, les banderoles de *Black Lines* ont quasiment toutes terminé volées par les CRS. Pourtant, les manifestant·es se battent vraiment pour les garder. Ils et elles s'agrippent aux banderoles et se prennent des coups... C'est là que tu te dis que c'est devenu un objet symbolique. Il nous reste très peu de nos banderoles des premiers mouvements sociaux, mais on ne lâche rien et on continue d'en faire encore, et encore.

Selon vous, qu'est-ce que la banderole provoque chez les forces de l'ordre ? C'est le point de ralliement derrière un message politique qui est insupportable, le challenge de la voler ?

Les deux sans doute. On s'est rendu compte que c'était vraiment des trophées, un peu comme des hooligans qui vont voler la banderole de l'adversaire. On a déjà vu des photos d'une dizaine de policiers poser fièrement en marge d'une manifestation tenant notre banderole *Black Lines* qui disait « Notre révolte ne peut être dissoute ». C'est vraiment la photo-trophée. Le but c'est de « voler du pouvoir » aux manifestant·es pour montrer leur supériorité, de nous museler, de montrer que s'ils veulent matraquer des femmes, des jeunes, des personnes âgées, il n'y a rien à faire.

C'est pour nous faire taire, qu'on arrête de faire des banderoles, qu'on se décourage. Une banderole arrachée par la police, c'est une forme de censure, comme quand les mairies font effacer nos fresques politiques parce que le message dérange. Et cela nous est arrivé plus d'une fois.

La banderole est un symbole de liberté d'expression, et l'agacement qu'elle peut susciter, elle ou les fresques, est probablement amplifié par le fait que cette liberté d'expression est à la vue de tout le monde. Aujourd'hui, en France, cette liberté d'expression là est mise à mal, comme le droit de manifester. Nous touchons à des sujets auxquels le pouvoir n'a pas envie que l'on touche, mais dans le fond on est juste des artistes qui s'expriment sur un thème d'actualité. Malheureusement, l'art qui dérange est souvent bâillonné.

« Une banderole arrachée par la police, c'est une forme de censure. »

« Notre fonction est un peu la même que les bannières médiévales qui donnaient du courage aux guerriers*. » Au-delà d'immortaliser la lutte à un instant T, la banderole est aussi là pour ça, pour donner du courage aux manifestant·es ?

On a déjà vu des gens applaudir au passage de la banderole. Donc oui, ça donne un regain de courage. Et quand la banderole se déplace, le groupe, la nuée humaine, bouge avec elle. Elle met de la vie en manifestation, elle est repliée, puis dépliée, elle est mouvante, vivante.

La banderole, par son esthétique, le message politique qu'elle véhicule, les fumigènes qui dansent derrière elle, n'est pas si éphémère que ça, puisque c'est elle, souvent, que les photographes choisissent, et que les Unes des médias mettent en avant. Elle est donc aussi le témoin de l'Histoire.

Oui, elle atteste que ce mouvement social a bien existé, elle sert d'archives aux luttes. D'ailleurs, des historien·nes et des chercheur·euses écrivent et parlent des banderoles *Black Lines*, des enseignant·es documentent leurs élèves sur notre travail. C'est aussi un de nos buts, servir d'archives aux luttes. Et puis il y a aussi tous·tes les artistes qui ont participé : entre les fresques et les banderoles, c'est plus de 400 artistes, ce n'est pas rien. Sans doute que quelque chose a bougé dans les manifestations, mais aussi dans le graffiti, parce que

*Extrait de l'article « Black Lines, les street artistes qui font les banderoles du cortège de tête », *Street Press*, 13 avril 2023.